

TELETHON 2021

Le SUSPENSE dans le ROMAN

Lors de nos lectures nous avons « pointé » combien nombre de romans qui ne sont pas répertoriés comme roman policier étaient cependant plein de suspense.

C'est donc **ce fil rouge** que nous allons exploiter en vous présentant 6 livres de genre très différent :

roman à énigme

roman noir

thriller - (to thrill= frémir).

le Roman à énigme : le suspense juridique et la question : la Justice est-elle passée?

« Trois jours et une vie » - Pierre Lemaître

Nicole

« Article 353 du Code Pénal » - Tanguy Viel

M-Antoinette

le Roman à suspense loufoque :

« La police des fleurs, des arbres et des forêts »

Mireille

Romain Puértolas

le Roman noir argotique

« Panama Underground » - Zarca-

Roselyne

le Roman policier d'atmosphère : « Pars vite et reviens tard » - Fred Vargas

Annie

Nous terminerons par un récit, un reportage d'investigation qui se lit comme un thriller:

« Dans la peau d'une djihadiste » Anna Erelle

Cécile

Trois jours et une vie

Pierre Lemaitre

C'est Antoine, le héros de ce roman, il a douze ans et il vient de tuer Rémi son ami sept ans

La force du roman est dans ce **Tragique**

Il a suffi de trois jours : la mort d'un chien, un orage violent, une catastrophe naturelle l'événement grain de sable, pour que tout bascule, que le destin tranquille d'Antoine s'efface.

Pierre Lemaitre choisit Antoine 12 ans en 1999. Il est le héros de ces trois jours qui détermineront « une Vie ». Le roman s'achèvera en 2015 et racontera la vie d'Antoine dans « une vie arrêtée » comme la montre qu'il a perdu sur les lieux du crime

Ce roman opère sur nous le charme de son genre. Il s'agit d'un polar, un roman noir, à la facture originale car nous détenons le Secret dès les premières pages. L'auteur installe une complicité entre nous et le héros. Il nous plonge dans la sidération parfaite face à ce Mal absolu, ce crime qui s'incarne dans un enfant à la gueule d'ange et la mort injuste du petit Rémi.

Le suspense ici n'est pas de trouver l'auteur du crime mais de côtoyer, regarder, juger Antoine et le monde qui l'entoure.

Lemaitre nous met face aux limites de nos choix, à l'ambiguïté de nos sentiments, aux paradoxes de nos opinions, il ajoute dans son récit le poids des secrets et des hasards qui justifient autant nos conduites que nos jugements

.A travers « Trois jours et une vie » il éveille donc tour à tour indulgence, pardon, sanction, doute, émotion. Il nous plonge ainsi dans un suspense psychologique.

Le roman s'ouvre sur la solitude de l'enfant unique d'une mère célibataire, le roman décrit l'ennui, la misère d'une ville de province Beauval. Il pose aussi son regard sur les conflits de classes d'une société étriquée au fond d'une province pauvre, cancanière. Il jette un clin d'œil ironique sur les autorités locales : maire, médecin, curé, gendarmes. Tous empêtrés dans leurs rôles, leurs codes et aveugles finalement devant la vérité qui est là tout près d'eux. Ils ne découvrent pas le criminel !

Comment soupçonner Antoine élevé sans père, bon élève, bon fils d'une mère besogneuse la sage Mme Courtin. Comment le condamner ?

Ce roman présente donc un criminel qui n'est pas si noir, un criminel très ordinaire dans petite ville banale. Ici l'on retient la menace du chômage, ici l'église tient avant tout un rôle saisonnier et utilitaire : elle console et rappelle que la vie est épreuve, souffrance, pénitence. Ici, les cancan y vont bon train entre les Mouchotte, les Desmedt, la Antonnetti ou M Guéno (le pédé de la commune) ou Théo fils du maire. Enfin les gendarmes y sont définitivement ridiculisés à cause de l'échec de l'enquête. Le roman à travers sa galerie de portraits montre ici toute sa richesse réaliste et ironique et nous tend un miroir de nos sociétés. Enfin dans ce décor tellement banal il y a l'étang et la mystérieuse forêt de Sainte Eustache... le lieu du crime.

L'art de PIERRE LEMAITRE sera de semer tels des petits cailloux, les détails, les faits petits et grands qui causent en cascade une série de troubles et de rebondissements. Il introduit les incidents qui déplacent les lignes et bouleversent le cours des trajectoires.

Il relate des actes de la vie quotidienne qui ailleurs seraient sans conséquence et qui ici déclenchent des tragédies, des démesures. La mort du chien Ulysse compagnon d'Antoine sera déclencheur d'une colère qui se meut en crime. Le flirt banal avec Émilie scellera son destin de coupable.

L'auteur mélange le quotidien au surnaturel à l'extraordinaire. Avec les deux tempêtes LOTHAR et MARTIN, il introduit l'irrationnel. Cette Apocalypse emportera en ville raison, morale, justice.

Rémi sera enseveli sous les décombres. L'enquête policière comme Rémi passeront au second plan et tomberont bientôt dans l'oubli, Antoine sera sauvé

La vérité est ainsi suspendue à des fils invisibles qui se tissent à notre insu, nous emprisonnent,

nous conditionnent et nous obligent. LEMAITRE nous tient ! ANTOINE restera dix ans suspendu au sort de cette forêt abandonnée, au silence du docteur et de sa mère qui ont sans doute deviné.

L'auteur tout au long du récit va ainsi faire surgir péripéties, incidents autant de risques ou d'obstacles à l'éclosion de la vérité. Il nous enferme dans ce huis clos de la conscience où tout s'efface où tout ressurgit où tout s'impose.

Il questionne notre identité profonde : Qui sommes- nous ? Qu'aurions-nous pu être ? Que devenons-nous ? Qu'aurions-nous pu devenir ? QUI est Antoine ? Tendre, calculateur, violent, coupable, victime ?

Antoine finira-t-il par être confondu, puni ? Mérite-t-il son destin ?

La force de ce roman est dans ce mouvement lent des rebondissements inattendus. Cette curiosité bouleversée par l'ordre du monde qui nous échappe. Qu'aurait été Antoine sans la mort du chien, sans le secret de la vie amoureuse de sa mère? sans le moment d'égarement avec Émilie ? sans le silence amoureux de l'amant de sa mère M Kowalski qui effacera, en lui remettant la fameuse montre perdue sur les lieux du crime, le dernier indice susceptible de le confondre.

Antoine finalement ne sera pas le brillant médecin qu'il méritait d'être et renoncera à Laura.

En guise de rachat il mènera une vie de médiocre médecin de province avec Émilie qu'il n'aime pas mais à l'abri de la justice des hommes, et sans réparation pour la mère éplorée de Rémi.

Antoine vivra comme sa mère avec un secret et des sacrifices.

Le poids du silence, la Faute, le Crime et sa montre telle l'œil de CAÏN dans sa tombe

A travers cette histoire Lemaître pose non seulement un regard sombre sur nos défaillances : Police, Justice, Église, Morale, nos petits arrangements, nos lâchetés, nos compromissions. Mais aussi notre fragilité avec cette part irréductible de hasards qui pèse sur nos destins, cette part de fatalités, de déterminisme.

Dans ces « Trois jours et une vie » il nous rappelle qu'il suffit de peu, de rien pour nous faire basculer vers l'insondable ,vers l'irrésistible

Notre lecture se déroule comme cette course de la montre arrêtée qui nous poursuit longtemps après que le livre soit refermé. Ainsi cette montre comme la vie d'Antoine a été arrêtée : la conscience veille mais la justice est-elle passée pour autant ?

Lecture à vous offrir comme sujet de suspense

Nicole B

Article 353 du Code Pénal

Tanguy Viel

Le décors est posé dès les premières pages : le meurtre... ou l'accident ?

Un bateau de 9 m, 400chevaux, à 5 mille des côtes (9 km). A son bord deux hommes dans la cinquantaine relèvent des casiers à homard. L'un d'eux tombe à l'eau. L'autre Martial Kermeur pousse la manette des gaz et rentre au port... et attend la gendarmerie.

Le récit est vif, direct et le lecteur s'investit dans l'histoire.

Puis c'est l'accusé face au juge : un long monologue.

A la première personne il parle au juge, il se parle à lui-même. Il explique, il constate, se dévoile, garde ses secrets.

Une écriture adaptée au personnage : un quinquagénaire, ouvrier licencié des chantiers navals, courageux, bosseur ; un fils qu'il élève seul ; l'épouse est partie.

Un homme vieilli par les infortunes et les échecs, un homme floué par les promesses d'un promoteur (celui qu'il a laissé dans l'eau glacée de l'océan).

Il a honte le socialiste de 1981 qui a investi sa prime de licenciement dans une affaire immobilière - d'autres se sont suicidés. Son fils qui a voulu le venger est en prison.

Par petites touches et longues phrases on découvre le pourquoi et le comment des usures quotidiennes.

Quelques remarques du juge ponctuent ce ras de marée :

« Kermeur, bon sang, Kermeur, qu'est-ce qui vous a pris ? »

« Et il avait l'air d'avoir le temps, il avait l'air de penser que si ça devait prendre 15 jours, il les prendrait, rien que pour comprendre je ne sais quel ressort caché de l'histoire, alors j'ai dit :

Une vulgaire histoire d'escroquerie, monsieur le juge, rien de plus » - P.17.

Ce qui est saisissant dans ce livre c'est l'écriture, le style de narration qui crée le suspense, ce monologue sans fin .

« Sûrement, ce genre de type, j'ai dit au juge, si on avait été... dans une ville du Far West cent ans plus tôt, sûrement on l'aurait vu arriver... on n'aurait pas mis longtemps à comprendre à qui on avait à faire. Et peut-être vous, j'ai dit au juge, il y a cent ans, vous auriez plutôt été shérif, et dans votre poche au lieu d'un code pénal... il y aurait eu un revolver ou quelque chose comme ça, quand peut-être le droit et la force n'étaient pas complètement séparés, si on peut dire que depuis ils ont été complètement séparés et si on peut dire que ce fut une bonne chose que ça, vu que désormais la force ou la violence, elles ont bien appris à se déguiser ?

Mais le fait est qu'on ne l'a pas vu arriver. » - P.19.

Ce roman, on pourrait le qualifier de roman social dans la France des années 80, les années « fric » et la question : la violence physique est-elle légitime face à la violence des puissances de l'argent ?

« Il (le juge) a dit :

Après tout, ça, toute cette virée dans l'eau, ça pourrait être un accident.

J'ai froncé les sourcils... j'ai seulement lâché :

Monsieur le juge, ça ne me fait pas rire...

Mais il n'écoutait plus, le juge. Maintenant il avait saisi l'un des livres rouges posé là sur le bureau... Écoutez bien... et je l'ai écouté lire.: Article 353 du code de procédure pénale... »

" la loi ne demande pas compte à chacun des juges des moyens par lesquels ils se sont convaincus, elle ne leur prescrit pas de règles desquelles ils doivent faire particulièrement dépendre la plénitude et la suffisance d'une preuve ; elle leur prescrit de s'interroger eux-mêmes dans le silence et le recueillement et de chercher, dans la sincérité de leur conscience, quelle impression ont faite, sur leur raison, les preuves rapportées contre l'accusé, et les moyens de sa défense. La loi ne leur fait que cette seule question, qui renferme toute la mesure de leurs devoirs : " Avez-vous une intime conviction ? "- P. 173

Pour comprendre l'épilogue (l'application de l'art cité) il faut lire la narration de la dés-industrialisation d'une région, de la lutte des ouvriers, le marasme, la déchéance, la honte collective et personnelle.

Cet épilogue c'est l'impression de la marée montante qui avance calmement mais inexorablement balayant tout sur son passage, comme une revanche, la revanche sur le monde de l'argent, sur le capitalisme aveugle broyeur des hommes et des âmes.

« Quand je regarde la mer depuis la fenêtre de ma cuisine, quand je respire l'air libre de la mer qui se prosterne en contrebas, je récite à voix haute les lignes de l'art. 353, comme un psaume de la bible écrit par Dieu lui-même, avec la voix du juge qui résonne encore à mes oreilles, lui, me regardant plus fixement que jamais, disant, un accident, Kermeur, un malheureux accident. »

Un livre d'une force et d'une intensité impressionnantes non seulement par les idées qu'il défend mais aussi par son style d'écriture.

Marie-Antoinette

La police des fleurs, des arbres et des forêts.

Romain Puértolas

Romain Puértolas est capitaine de police.

Son premier roman « L'extraordinaire voyage du fakir qui était resté coincé dans une armoire » a tenu, plusieurs semaines, la première place des livres les plus vendus.

Il a remporté le prix Jules Verne et le prix audiolib en 2014.

Publié dans 50 pays il a été adapté au cinéma en 2018.

Il ne faut pas se fier au titre de « La police des fleurs, des arbres et des forêts », publié en 2020, titre qui s'annonce comme le premier alexandrin d'un sonnet bucolique.

Il est préférable de se concentrer sur le mot POLICE, car il s'agit bien d'une enquête ouverte suite à la découverte du corps démembré d'un certain Joël, 16 ans, retrouvé dans la cuve d'une usine de confiture, seule industrie d'un petit village perdu quelque part en France.

Dès le départ on est étonné par la placidité et l'émotion mesurée des villageois face à un crime aussi affreux.

Joël était un être atypique ! Il fuguait souvent, habitait chez l'un chez l'autre, disparaissait, reparaisait. On évoque une certaine maltraitance de la part de l'un de ses hébergeurs.

L'assistant du jeune policier n'est autre que le garde-champêtre, amateur d'herbier plutôt que d'enquêtes criminelles.

On apprend que c'est le vétérinaire qui a réalisé l'autopsie et qui a fait enterrer Joël.

Normal dit l'assistant « *c'est lui qui a fait naître tout le monde au village, hommes et bêtes.* »

Une correspondance régulière s'installe entre le policier et la procureure de la République.

Techniquement, sur le déroulement de l'enquête rien ne choque. On sent le policier percer sous l'écrivain, cela donnant une certaine crédibilité à l'affaire plutôt déroutante, en augmentant la perplexité du lecteur.

« J'ai fait un rêve étrange... Je visitais l'usine de production des confitures Boniteau... En une seconde, je ne sais comment je me retrouvai au fond de la cuve à cuisson avec Joël... une tête apparue, illuminée par une lampe à huile d'époque... A la lueur que projetait l'homme, je vis le visage émacié de Joël de près... Joël était un vieillard, d'une maigreur irréaliste... Tout effroi avait disparu de ses yeux. De ses vieux yeux cernés. Il semblait savoir quelque chose que j'ignorais. »

Grâce à la vitalité et à la spontanéité des personnages, on se plaît de plus en plus dans cette enquête burlesque, dans ce village perdu sans nom, comme le pauvre Joël, sans parents et sans nom de famille.

L'inspecteur tombera sous le charme de la fleuriste qui va lui donner quelques leçons de botanique, entre autres. L'amour sèmera des pétales de gaillarde, belle fleur rouge sombre à pointes jaunes qui, par le fruit du hasard savamment dirigé, sera la pièce à conviction qui permettra à l'inspecteur de dénouer l'affaire.

L'auteur a semé des indices volatiles tout au long d'une histoire déroutante, ambiguë, d'une enquête improbable, brouillant les cartes sans cesse.

Cependant dès les premières pages on était prévenu : une histoire policière pas comme les autres... la découverte du coupable n'est pas... disons... le plus important... il y a une grande surprise à la fin.

Oui il y a une surprise qui ne tient pas dans un pochette mais plutôt dans un chaudron de confiture.

Attention si vous y mettez le doigt vous irez jusqu'au bout sans répit.

Mireille

PANAME UNDERGROUND

Zarca

PANAME UNDERGROUND paraît en 2017 aux «édition la Goutte d'Or» sous une couverture élégante, jaquette noire et bande rouge, qui évoque la couverture de la célèbre série noire Gallimard. L'année suivante, le prix de Flore attribué à un jeune écrivain prometteur assure le succès du livre et de la nouvelle maison d'édition créée pour la circonstance par trois copains. L'un d'eux est l'auteur. Il a trente ans et s'appelle Johann Zarca.

A vingt ans, il a quitté sa banlieue bourgeoise de Bry sur Marne pour faire une école parisienne de journalisme qu'il l'abandonne rapidement. Il vit de petits boulots. Il fréquente le Bois de Boulogne by night et y trouve la matière de son premier roman en langue argotique.

C'est «Le Boss de Boulogne» paru aux éditions Don Quichotte en 2013 dont les critiques soulignent la verdeur et la justesse du langage d'jeune. Un autre livre suivra. Un vrai plaisir! On lui en redemande.

Et pourquoi pas un guide des quartiers chauds de Paname?

«Alors Zarca, quand est-ce que tu écris un livre sur le free fight? Mais sans les travelos du Bois de Boubou, hein »

Raconter les luttes pour la vie dans les petits quartiers de la capitale et en argot parisien mérite réflexion. C'est une langue parallèle ancienne, née spontanément pour protéger les secrets des voleurs ou les astuces de métier des artisans.

C'est un langage imagé en perpétuelle évolution par transformation des préfixes ou des suffixes, introduction de mots étrangers ou, plus simplement encore, par inversion des syllabes - ce qui caractérise le verlan -

Des écrivains s'approprient ce moyen d'expression. Depuis les onze ballades en jobelin de François Villon jusqu'à «La chanson des gueux» de Jean Richepin, il entre en poésie. Il devient chanson avec Aristide Bruant, Francis Carco ou Renaud. Il s'installe dans les romans populaires où grouillent les miséreux, dans «Les mémoires d'un bagnard» d' Hugo ou dans

«Les mystères de Paris» d'Eugène Sue. Plus proche de nous, c'est la langue de Louis Ferdinand Céline pour raconter son «Voyage au bout de la nuit» et de Frédéric Dard, auteur prolifique de polars, père des «San Antonio».

Et vous l'avez entendu dans les films d'Audiard, inoubliables «Tontons flingueurs» ou les sketches de Coluche «C'est l'histoire d'un mec...».

Depuis ce temps, Paris a grossi et la ville a quadruplé son accueil de la misère du monde et des trafics d'argent, d'armes et de drogues.

A l'instar de ses prédécesseurs et «pour palper du blé en scratchant vite fait un petit guide» Zarca plonge dans ce Paris des travailleurs ou des losers, ce «Paname Underground» sans arrondissement défini. Il est à l'écoute d'une population bigarrée causant l'argot parisien. Lui, le solitaire, observe leur différence et leur marginalité : il est «l'écrivain».

Il part de Saint-Denis street où marnent des gagneuses surveillées par leurs macs. Il loge un temps au Love Hôtel où le rejoint parfois la jolie tapineuse Dina, «sa pote, son amie et plus que ça».

Puis en cémer, en bécane, en tromé, il trace avec ses soces, s'arrache, jacte avec ses potos et enfin les interroge parce qu'«un man a essayé de le fumer! Il s'est arrêté en bécane a sorti un brelic et lui a tiré dessus».

Il s'inquiète plus encore en apprenant que Dina est aux Urgences. Se précipite à Lariboisière, «Larib'... l'hosto le plus ghetto de Paname» où Dina agonise d'une overdose, à cause d'une piquouze dans le bras. Impossible! Elle ne touchait pas à l'héroïne! Alors qui a voulu sa mort ? Il part pécho des renseignements.

Il traîne à Belleville chez les lascars ennemis des vendeurs de fringues de Besbar, prolonge vers la Chapelle où zonent les toxicos et où s'approvisionnent les drogués des beaux quartiers.

Seul, il va chercher le coupable.

Au square Villemin, il visite les migrants, négociants d'armes de toutes sortes, deal facile, «même que les kalachnicovs pour nous les Afgans c'est comme pour vous le camembert».

Il traverse la Seine et pénètre dans les backrooms de Montpar et de Saint-Mich où, grâce à Seb, un vieux copain du Val de Marne, il visite les fachos et les néonazis qui s'encanaillent dans leurs vestes cossues et avec leur « portecase » de luxe - « rive gauche, c'est l'Underground d'en haut... les youvs à col blanc, escrocs à la taxe carbone, les baveux corrompus et autres ripoux ».

Il repart rive droite pour assister à Auber à un combat interdit au milieu d'un cercle de fans. Les parieurs sont des renois, des rebeus et des toubabs.

Du nord au sud et même aux Catacombes, il chasse l'indice, mais rien.

Il boit du sky ou de là Kro, se shout à n'importe quoi pour supporter l'épreuve.

«Trois semaines qu'elle a calanché et je ne le digérerai jamais. Je suis pas du style à me laisser abattre mais là je plonge quand même dans un sale down, rongé par les idées noires».

Enfin dans son cerveau embrumé se fait un lien : vu au Love Hôtel, dénoncé à Kays, le mec de Dina, un jaloux qui a commandité tous les attentats.

Pour Zarca, c'est la déglingue, l'écœurement ! Il a pas besoin des Keufs. Il tient la vérité, veut rendre justice. Alors au calibre, au surin, en combat singulier, «l'écrivain» dessoude tous les responsables de la disparition de Dina. « l'Underground, c'est moi.»

Il est maintenant en sursis.

C'est glauque, voir bien dégueu... Mais on est prévenu au début du roman.

«Quand tu écris à la première personne, les lecteurs t'identifie parfois à ton narrateur. C'est comme ça que les tocards m'ont confondu avec le boss de Boulogne... Je ne me suis pas privé de répondre à mes détracteurs... pas responsable pour un Kopeck de leur manque de discernement.»

L'auteur ne fait pas de psychologie fine, pas de sentimentalisme. L'histoire de Dina n'est que le fil rouge qui introduit une déambulation dans la capitale. Les faits bruts s'accompagnent de dialogues sommaires entre des individus appartenant à un groupe. Chaque groupe humain est une entité subissant les aléas chaotiques d'une vie marginalisée. Leur langage argotique très naturel et très moderne adoucit la brutalité du récit. C'est un voile jeté sur la dureté d'une vie difficile sans possibilité et sans espoir. Le vrai sujet d'un livre qui attire sans séduire.

Cimer Zarca pour ce renouvellement du roman noir.

Tu as bien mérité ta parution en « Poche ».

Bravo, Mec.

Roselyne

Pars vite et reviens tard

Fred Vargas

Fred Vargas est le pseudonyme, évoquant Ava Gardner dans la « Comtesse aux pieds nus », de Frédérique Audoin-Rouzeau. Elle écrit depuis 35 ans (depuis 1986). Sa sœur jumelle est peintre. En 2008 elle battait un record : plus d'un million de ses ouvrages étaient vendus.

« **Pars vite et reviens tard** », paru en 2001, a reçu le prix des lectrices de Elle et le prix des Libraires.

L'histoire se passe sur la place Edgard Quinet à Montparnasse.

Un vieux marin, Joss Le Guern, y a pris l'habitude de lire des nouvelles qu'on lui glisse dans une boîte aux lettres fixée à un tronc d'arbre.

Les gens du quartier y proposent des trucs à vendre (œufs, meubles, livres...). On y pose des questions, on s'engueule entre voisins, on y fait des développements pseudo-philosophiques.

A la criée Joss déclame :

« annonce n° 5 : Vends portée de chatons blancs et roux, trois mâles, deux femelles.

Six : ceux qui font du tambour toute la nuit avec leur musique de sauvages en face du n°36 sont priés d'arrêter. Il y a des gens qui dorment.

Sept : Tous travaux d'ébénisterie, restauration de meubles anciens, résultat soigné, enlèvement et dépose à domicile.

Huit : Que l'Électricité et le Gaz de France aillent se faire foutre.

Neuf : C'est du flan, les types de la désinsectisation. Il reste autant de cafards qu'avant et ils vous raflent six cents balles.

Dix : Je t'aime Hélène. Je t'attends ce soir au Chat qui danse.» p.23

Soudainement le ton des nouvelles change : on y sent une angoisse qui monte. Les textes parfois en latin ou en ancien français prédisent des catastrophes imminentes :

*« Et puis, quand les serpents, chauves-souris, blaireaux et tous les animaux qui vivent dans la profondeur des galeries souterraines sortent en masse dans les champs et abandonnent leur habitat naturel ; quand les plantes à fruit et les légumineuses se mettent à pourrir et à se remplir de vers... ».*p.19. Le texte s'arrêtait là !

La police va s'en mêler et c'est là qu'on va découvrir un commissariat parisien avec ses flics plus ou moins originaux :(personnages principaux de tous les romans suivants de Fred Vargas)

- à sa tête, Jean-Baptiste Adamsberg, rêveur pyrénéen, à la vie sentimentale déglinguée qui flaire la solution de l'enquête en flânant sur les bords de Seine ;
- son adjoint Adrien Danglard, un veuf, père de cinq enfants qui noie sa solitude dans le vin blanc ;
- et puis tous les autres, Violette Retancourt la fidèle enquêtrice, Veyrenc qui s'exprime en alexandrins etc...

L'enquête va se poursuivre avec ses innombrables digressions entre Provence, Normandie ou Québec.

L'angoisse monte encore avec l'apparition de signes cabalistiques sur les portes de certains immeubles dont un 4 inversé qui inquiète le quartier :

« - C'est une peinture noire, expliqua-t-elle. Ou plutôt treize peintures, sur toutes les portes de l'immeuble. Elle me font peur...

- *Des tableaux?*

- *Oh non. Des quatre. Des chiffres quatre. Des grands quatre noirs, un peu façon ancienne. Je me demandais si ce n'était pas une bande ou quoi. Peut-être que les policiers le savent, peut-être qu'ils peuvent comprendre. Mais peut-être pas. Paul a dit, si tu veux qu'ils se foutent de ta gueule, fonce. » p.37*

Je ne veux pas vous en dire plus ni déflorer la conclusion qui, je vous l'assure, sera cataclysmique, mais je vous conseille de commencer par ce roman si vous ne connaissez pas encore Fred Vargas qui a le don de « croquer » une série de marginaux, clodos, misanthropes de la plus belle eau ! Ce qui fait selon moi, le charme essentiel de son écriture.

Annie

CTL : cito, longe, tardo – fuis tôt, loin, longtemps -

lutte contre les épidémies, en particulier la peste, le fléau de Dieu :

« pars vite, loin et reviens tard » rappelle que la fuite était la première stratégie avant la mise en quarantaine.

La distanciation était aussi imposée aux lépreux au Moyen Age, qui se déplaçaient avec une cliquette pour éloigner les passants.

Dans la peau d'une djihadiste

Anna Erelle

Anna Erelle est l'auteur de ce livre, mais ce n'est pas sa vraie identité. Elle est journaliste ou plus exactement pigiste dans deux journaux parisiens.

Elle est chargée de rendre compte de ce que vivent les familles dont les enfants sont partis en Syrie. A la suite d'un échec de diffusion d'un article qu'elle avait écrit, qui lui avait demandé beaucoup de temps d'interviews de ces familles, cette journaliste décide de faire l'essai elle-même de se faire passer pour une jeune fille convertie récemment à l'Islam sous le nom de Mélodie et de prendre contact avec Daech par Internet, ceci en accord avec la direction de son journal.

Elle va tomber de façon extrêmement rapide et facile par Internet sur un chef djihadiste qui va la harceler, nuit et jour, la féliciter pour sa beauté, lui promettre très rapidement le mariage et la vie facile en Syrie en accord avec l'Islam, avec la soumission de la femme et évidemment la guerre contre les impies.

Écoute moi ! Je t'aime comme je n'ai jamais aimé personne... je t'écarterai de tous les démons du monde... Ici les gens s'aiment et se respectent... Si tu savais comme les femmes sont heureuse auprès de nous... Tu te créeras ton petit monde avec tes nouvelles copines, comme j'ai hâte que tu arrives, Mélodie, ma femme ! Dépêche toi je t'attends...

Elle va se créer le personnage de Mélodie : elle ne connaît pas son père, sa mère galère pour élever se deux filles. Elle va se dédoubler : Mélodie, la jeune fille en mal de trouver une raison de vivre qui va très vite être dominée par ce garçon et la journaliste Anna qui va chercher à approfondir la technique de recrutement d'une jeune fille par un djihadiste chevronné, imbu de lui-même et sûr de lui dans sa faculté de séduction.

Mélodie prétend avoir 20 ans (alors qu'elle en a 30). Elle va trouver un voile et un hijab qui laisse visible l'ovale du visage ainsi qu'une robe noire.

Elle va chercher à lui faire décrire la situation en Syrie, l'accueil et la formation des étrangers. Elle le met mal à l'aise quand elle lui parle d'argent en particulier qui vient du pétrole... qu'en est-il de la construction d'hôpitaux ? Le plus impressionnant est la façon qu'a Bilel de rendre insignifiante la vie humaine, pour peu que ce soient des impies. A sa demande elle lui demande et il s'exécute avec fierté de voir ce qu'il y a dans sa voiture : il lui montre les armes toutes neuves, son smartphone dernier cri, ses équipements high tech... p54

Le livre va détailler les relations en particulier par skype que vont avoir cette pseudo jeune fille de 20 ans avec cet homme de 38 ans. Une Mélodie bien sûr vierge, qui pourra s'offrir à son futur mari avec des sous-vêtements sexy qu'elle devra ramener de Paris avant son départ vers la Syrie.

Les rendez vous se passent en présence d'un photographe du journal qui se tient en dehors du champ de la caméra de Mélodie.

Le récit se déroule pendant un mois très intense que la journaliste va vivre de façon schizophrène. Ainsi avec une amie qui assiste à une entrevue entre Mélodie et Bilel : elle a peur pour elle.

A plusieurs reprises, son photographe veut la persuader d'arrêter ce reportage, elle refuse elle veut aller jusqu'au bout, jusqu'à se rendre réellement à Amsterdam, supposément en escale sur sa route pour rejoindre Bilel. Mais le plan, celui de voir et de photographier en Turquie ces passeurs de djihadistes occidentaux vers le front syrien échoue, et Anna/Mélodie retourne à Paris.

Comme on s'en doute, Bilel découvre qu'il a été roulé et entre en furie noire contre Mélodie à qui il envoie des messages de haine. Anna devra donc se cacher, pour éviter de possibles représailles.

Il en ressortira le sentiment par la journaliste de ne pas être allée tout à fait au fond des choses, mais pour ses supérieurs, cette expérience périlleuse a permis, malgré tout, de mettre en évidence la facilité avec laquelle Daech entre en contact avec des inconnus, les convainc de partir avec des promesses qui ne reposent sur rien, avec un discours semi religieux, surtout ne pas réfléchir, faire

confiance à cet homme dont les promesses vont d'ailleurs évoluer en fonction du temps laissant en particulier beaucoup d'approximations quant à l'arrivée en Turquie ou en Syrie, un voyage où les accueillants supposés ne sont pas là et où il faut trouver d'autres solutions de dernier moment. On imagine facilement le nombre de jeunes garçons ou filles qui ont dû se trouver particulièrement seuls, perdus et qui ont dû accepter n'importe quelles conditions de vie après leur départ de France.

Les services secrets français vont d'ailleurs pouvoir récupérer un certain nombre d'informations en particulier à propos de ce chef djihadiste français qui a été repéré dès 2003 participant à la guerre en Irak contre les Américains, puis allant en Afghanistan pour se former à la guérilla, en Libye puis en Syrie, revenant en France sans être inquiété et devenant le responsable de Daech français auprès de Abou Bakr al-Baghdadi, le calife de l'État Islamique, d'ailleurs mort en 2019.

Il s'en suivra des conséquences sur la vie d'Anna qui va changer de journal, d'appartement et de domaine d'investigation.

Une fatwa a été lancée contre elle :

Mes frères à travers le monde, appel à la fatwa sur cet être impur qui s'est moqué du Tout Puissant. Si vous la voyez, n'importe où sur terre, respectez les lois islamiques et tuez la. A la condition que sa mort soit lente et douloureuse. Qui moque l'islam en paiera les conséquences par son sang. Elle plus impure qu'un chien, violez la, lapidez la, achevez la. Inch'Allah.

Un livre qui se lit très vite comme un thriller, des moments très intenses pour ne pas soulever de soupçons du côté de Bilel, la chambre, les bruits divers et surtout quand elle est à Amsterdam pour rejoindre la Syrie où tout doit être improvisé avec les mesures nécessaires pour ne pas pas être repéré : les téléphones, les réseaux... Ce livre met bien en évidence le rôle de première importance que jouent les réseaux sociaux auprès des jeunes prêts à vivre une aventure qui va les sortir de la morosité de leur vie, de leur non reconnaissance par leur entourage, répondant à des arguments finalement relativement peu convaincants pour des personnes adultes... Comment lutter contre ces enrôlements que l'on sait très importants, quand on voit aujourd'hui qui sont les auteurs des attentats de ces dernières années ?

Cécile